

« Tuer deux oiseaux avec la même pierre... »
Compte rendu de l'exposition *De vie à trépas, les pratiques
funéraires au Québec*

Luc Breton, Ph.D.

Volume 23, numéro 2, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007594ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007594ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Breton, L. (2011). Compte rendu de [« Tuer deux oiseaux avec la même pierre... » : compte rendu de l'exposition *De vie à trépas, les pratiques funéraires au Québec*]. *Frontières*, 23(2), 67–68.
<https://doi.org/10.7202/1007594ar>

« TUER DEUX OISEAUX AVEC LA MÊME PIERRE... »

Compte rendu de l'exposition
*De vie à trépas,
les pratiques funéraires au Québec*

MUSÉE QUÉBÉCOIS DE LA CULTURE POPULAIRE

DE VIE À TRÉPAS, LES PRATIQUES FUNÉRAIRES AU QUÉBEC
JUSQU'AU 26 FÉVRIER 2012

Luc Breton, Ph.D.,

professionnel de recherche pour le projet La vie littéraire au Québec,
Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCO),
Université Laval.

« La vie n'est pas faite pour mourir. On meurt souvent bien entendu », c'est par cette épigraphe tirée de la chanson *Si fragile* de Luc De Larochelière que s'ouvre l'exposition *De vie à trépas, les pratiques funéraires au Québec* au Musée québécois de culture populaire de Trois-Rivières. Le choix de cet extrait donne le ton : une chanson familière pour convier les spectateurs à une expérience visant précisément à leur rendre la mort et les pratiques qui l'entourent plus familières. Par la même occasion, cette exposition nous présente une page d'histoire sur un phénomène dont on constate chaque jour un peu plus l'effacement dans l'espace public. Ce petit travail de mémoire auquel nous sommes invités a pour but de nous rappeler – comme le suggère la vanité qui figure sur la toile d'Antoine Sébastien Plamondon intitulée *Saint-François méditant sur la mort* (1873) qu'on peut

contempler plus loin dans le parcours – que « dans toute vie, il y a mort », pour reprendre les termes des rédacteurs Chloé Mercier et Dominic Ouellet au seuil de l'exposition. Sous cette inscription liminaire, les responsables de la scénarisation Benoît Gauthier (directeur du projet) et Chloé Mercier (chargée de projet) ont disposé un petit bronze d'Alfred Laliberté représentant un curé devant son autel, penché sur les saintes écritures, nous rappelant à quel point la part culturelle a été et demeure consubstantielle de la prise en charge de la mort, en particulier dans l'histoire québécoise qui nous occupe ici.

De vie à trépas est présentée dans le cadre de l'exposition territoriale sur la mort de Médit-muse (regroupement muséal de la Mauricie et du Centre-du-Québec). L'exposition se divise en deux sections qui n'exigent pas forcément d'être visitées dans un ordre précis : « Se préparer à la mort » et « Vivre après la mort ». Le spectateur est bientôt attiré par la section où il peut déjà apercevoir une table d'embaumement ainsi que des cercueils dont deux de petit format pour enfants. Cette partie du trajet permet



de se familiariser avec le métier de thanatopracteur et de voir quelques instruments et produits essentiels à sa profession depuis le XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui. Des documents audiovisuels dont le spectateur peut prendre connaissance individuellement avec un casque d'écoute présentent un historique de ces pratiques et illustrent les étapes de la préparation du corps à l'exposition. À l'appui de ce matériel interactif, des textes tels « Une profession qui s'organise », « Exposer le corps: du salon familial au salon funéraire », « Du croque-mort au thanatologue », etc., permettent au spectateur d'en savoir davantage sur les métiers de la mort dans le contexte québécois. La suite de l'exposition est consacrée aux cercueils et à leur fabrication. C'est l'occasion de découvrir l'entreprise trifluvienne Girard et Godin Fournitures Funéraires qui a fabriqué des cercueils durant près d'un siècle, de 1882 à 1975. Ici encore, les textes d'accompagnement sont accessibles et bien documentés. Plusieurs artefacts comme des garnitures diverses de cercueil, des catalogues de voûtes mortuaires ou de cercueils d'époque sont exposés. On peut ensuite contempler des maquettes de corbillards tirés par des chevaux derrière lesquelles sont diffusées sur grand écran les images du long cortège funèbre qui a accompagné la dépouille du frère André à la cérémonie de mise au tombeau en 1937. Dans cet espace ouvert de l'exposition, le spectateur peut contempler un vieux cercueil devant lequel a été disposé un prie-Dieu, de même que des photographies impressionnantes de « la veillée de la maison » dont l'une, prise dans les années 1920, où l'on peut voir le corps d'une femme reposant dans un lit, dans une chambre qui fait l'objet d'une mise en scène baroque. La théâtralisation que suscite la mort est également représentée par d'anciens brassards de deuil ou un costume de directeur funéraire que le spectateur peut contempler dans cette section.

La deuxième partie de l'exposition porte plutôt sur la culture et la représentation de la mort. Elle se compose notamment d'une sélection d'œuvres – le plus souvent à caractère religieux – de peintres et de sculpteurs québécois, parmi lesquels figure le remarquable *Enterrement* (1937) de Jean Palardy. Cette partie est également consacrée au folklore et à la culture populaire en évoquant des événements comme la fête d'Halloween ou encore l'imaginaire des revenants, des maisons hantées et du spiritisme. Le spectateur peut y contempler des costumes d'Halloween d'autrefois ou encore une planchette « Ouija »; des textes et des extraits sonores permettent de se familiariser avec d'anciennes légendes de revenants. Un essoufflement commence à se faire sentir dans cette dernière partie de l'exposition qui, manifestement, s'écarte du mandat initial qu'elle se donnait de se consacrer aux pratiques funéraires. À part des reproductions de testaments datant du début de la colonie mis en parallèle avec des testaments des deux derniers siècles, les artefacts d'époque se font plus

rars. Le passage abrupt de la première partie de l'exposition à la seconde risque de décevoir le spectateur qui s'attendait à ce qu'une « large part » du parcours (comme l'indique le descriptif) soit consacrée aux pratiques thanatologiques et aux métiers entourant la mort.

Sans remettre en cause la pertinence de la démarche des organisateurs et l'originalité de leur initiative, il nous a semblé, au terme de notre visite, que le matériel de thanatopraxie exposé était particulièrement restreint et ne rendait pas suffisamment compte de l'instrumentation actuelle du métier (absence d'outils essentiels comme le trocart). Par exemple, la seule table d'embaumement exposée – qui ne comporte pas de dispositif d'écoulement du sang – n'est pas représentative de celles qui sont utilisées aujourd'hui. Le volet de la reconstruction du corps et celui de la mise en bière ne font pas l'objet d'illustration par des objets ou des instruments. On s'étonne aussi de ne pas avoir eu accès à une plus vaste sélection de cercueils montrant les différents modèles et matériaux utilisés: bois, acier, cuivre, bronze (ou matériau écologique). Il aurait été intéressant de pouvoir découvrir l'intérieur des cercueils, le type de rembourrage, les modèles demi-couverts, etc. L'incinération, les urnes funéraires et les pierres tombales auraient également mérité une insistance particulière. Enfin, des jeux interactifs pour les enfants auraient également été souhaitables et il ne s'agit pas d'un paradoxe. Ne sont-ils pas les premiers à devoir être familiarisés avec la mort afin qu'elle puisse sortir du silence et ne plus être taboue ?

De vie à trépas est une exposition audacieuse et il s'agit certainement de l'une des premières du genre au Canada. Richement documentée, appuyée sur des recherches rigoureuses et un matériel audiovisuel pertinent, elle remplit son mandat de déprivatiser momentanément la mort. Malheureusement, l'exposition est un peu courte et le contenu artéfactuel laisse le spectateur sur sa faim. En revanche, le spectateur attiré par cette exposition trouvera un complément intéressant en visitant l'exposition *Québec en crimes* (jusqu'en janvier 2013) située dans la salle suivante. Après un parcours sur les pratiques funéraires, on peut découvrir ce qui y mène... Pour cette nouvelle exposition, les organisateurs ont choisi de nous entraîner dans les « affaires » criminelles populaires des années 1910-1920 comme l'histoire de la petite Aurore, celle de Blanche Garneau ou celle de l'abbé Delorme. On peut voir des artefacts liés à l'univers interlope du quartier Red Lights de Montréal, à l'histoire de la *mafia* italienne ou à la tragédie aérienne de Sault-au-Cochon (1949), popularisée par Roger Lemelin dans *Les Plouffe*. L'exposition se termine sur les attentats du FLQ, les guerres de motards et le meurtre collectif des fidèles de l'Ordre du Temple solaire à Morin-Heights. Pourquoi, comme on le dit plus justement en anglais, ne pas tuer deux oiseaux avec la même pierre ?